

POULOT, DOMINIQUE. *L'Art d'aimer les objets*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2016, 164 p. ISBN 978-2-7637-2955-8

Philippe Dubé

Volume 17, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1066042ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1066042ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, P. (2019). Review of [POULOT, DOMINIQUE. *L'Art d'aimer les objets*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2016, 164 p. ISBN 978-2-7637-2955-8]. *Rabaska*, 17, 352–355.
<https://doi.org/10.7202/1066042ar>

de l'Autre, mais également la sienne" ». « J'ai existé, confiera-t-il à son biographe, en m'appropriant les autres, leurs différences, leurs œuvres et leurs horizons. Ça a été une manière de me prouver quelque chose, de me prouver que j'existe. » Mais encore de trouver aussi de profondes correspondances avec les œuvres amassées au fil du temps, des valeurs qui se réfléchissent dans le miroir de l'art inuit et qui font « l'éloge de l'altérité et du partage » à travers les composantes de sa collection, ses contrastes, son intemporalité et son âme.

Raymond Brousseau et l'art inuit. Le parcours singulier d'un artiste collectionneur est une très belle « invitation à abolir les distances en prêtant l'oreille à des appels de la nuit des temps, d'un univers où l'horizon se confond avec l'infini. »

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

POULOT, DOMINIQUE. *L'Art d'aimer les objets*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2016, 164 p. ISBN 978-2-7637-2955-8.

Nommer, c'est faire exister. Dominique Poulot est un historien spécialisé en histoire du patrimoine et des musées qui, depuis la soutenance de sa thèse en 1987, a marqué de manière indélébile ce champ d'études, tout d'abord par son professorat à la Sorbonne, après Grenoble et Tours, et par sa prolifique production scientifique qui font de lui une figure incontournable de la muséologie, du moins en francophonie. La parution de *L'Art d'aimer les objets* en 2016 vient s'ajouter à une longue liste de ses publications savantes qui mérite évidemment la meilleure des attentions. De prime abord, j'étais intrigué par ce bouquin qui a longtemps traîné sur le bureau depuis la prise de retraite en septembre 2017. Après trente ans de service en muséologie à l'Université Laval, il m'a fallu un petit temps de recul avant de prendre la bonne mesure de ce nouveau statut, celui de ressource en réserve. Juste le temps de faire ses adieux à une vie professionnelle tant aimée, malgré les vicissitudes de la vie universitaire. Depuis, l'appétit de lire cet ouvrage est revenu et, ma foi, on en sort à la fois enchanté par autant d'instruction et déçu par l'aspect bancal de sa construction. Il s'agit en somme d'un ouvrage composé de dix courts chapitres, sans compter l'introduction et la conclusion, qui couvrent au total 164 pages dans la collection « Patrimoine en mouvement » dirigée le professeur Laurier Turgeon.

D'entrée de jeu, je dois avouer ne reconnaître en rien la compétence scientifique de l'auteur si l'on se fie au seul titre du bouquin : *L'Art d'aimer les objets*. Connaissant sa formation et son parcours de chercheur universitaire, et ayant lu plusieurs de ses ouvrages et nombre de ses articles, je ne retrouvais pas les intérêts de recherche de cet historien chevronné et fêru dans le champ spécifique de la naissance du patrimoine en France. À la limite, ses études sur le collectionnisme auraient pu le mener à cet « art d'aimer les objets », mais, dès la première phrase du livre, l'auteur dévoile son programme de façon éloquent et, d'un coup, dénoue magiquement l'intrigue qui l'entourait : « L'objectif de ce livre est de contribuer à l'histoire longue des *arts de musées*, considérés dans tous leurs développements, à partir de l'expérience française du XVIII^e siècle à nos jours. » (p. 1) Pour parler franc, son livre aurait gagné en clarté en adoptant tout bonnement le titre « Les arts de musées » ; ce qui lui aurait valu plus de transparence eu égard au contenu avec, en prime, la notoriété d'un auteur qui a fait ses preuves dans ce domaine précisément. Cela étant, dès l'amorce de cet ouvrage, on s'est rapidement senti à l'aise sur un terrain balisé en ayant pour guide un collègue érudit, doué d'un esprit encyclopédique qui couvre presque sans limites un savoir universel en matière de musée et de patrimoine. Au sujet de l'entreprise intellectuelle de son ouvrage, il ajoute un peu plus loin : « On tente dans le présent livre l'analyse des régimes, des conventions et des pratiques, qui déterminent la grandeur patrimoniale du passé. » (p. 17). Ce qui annonce d'emblée un livre essentiel pour comprendre la complexité de l'institution muséale et ses enjeux dans son long et tortueux parcours historique.

Comme l'introduction, les deux premiers chapitres font de cet ouvrage, en son début, une sorte d'historiosophie de la muséologie, d'autant que l'auteur se laisse aller à des réflexions surplombantes sur le musée, compris comme un lieu culturel qui se déploie sur trois siècles – en Europe du moins – tout en lui donnant un éclairage rasant puisque « Tenter une histoire patrimoniale exige donc de se pencher sur tous les gestes qui organisent la perception et la représentation des objets en fonction des savoirs locaux, traditionnels et populaires, des attachements particuliers d'érudits et d'amateurs, et des reconnaissances générales. » (p. 33). On perçoit immédiatement l'ampleur qu'entend donner Poulot quand il aborde ces questions qu'il manipule avec art depuis ses toutes premières études ; y compris évidemment sa thèse qui offre un puits profond de connaissances⁵. Dans la suite de son dernier livre, puisqu'on évoque accessoirement cette fameuse thèse en cinq volumes, les

5. D. Poulot, « Le Passé en révolution : essai sur les origines intellectuelles du patrimoine et la formation des musées : 1774-1830 », thèse conduite sous la direction de l'historien Daniel Roche ; cf. le résumé : www.theses.fr/1989PA010639 ; on peut en lire l'essentiel dans *Musée, nation, patrimoine, 1789-1815*, Paris, Gallimard, 1997, 406 p.

trois chapitres qui suivent semblent étrangement empruntés trop directement à cette somme doctorale puisque le registre d'écriture n'est plus le même et qu'on change, du coup, radicalement de ton pendant une bonne cinquantaine de pages. Même les notes en bas de page, sauf quelques actualisations de mise, datent d'un autre temps, celui-là même de la thèse. D'ailleurs, cette parenthèse – si je puis dire – traite exclusivement du musée dit révolutionnaire à l'époque du Grand Tour et des bénéfices du dessin, de l'aliénation et de la provenance des œuvres comme phénomène naissant à cette période avec, à sa suite, le traditionalisme patrimonial dont on ne comprend pas grand-chose à cause d'un décalage temporel évident. On y trouve de surcroît des phrases alambiquées qui sont souvent le fruit d'un thésard encore malhabile aux choses de l'écriture, plutôt que le produit d'un auteur aguerrri. Par exemple, parmi ces petites perles, en page 63 : « Le monument régénéré par le musée est celui, qui extrait du passé, vaut contre lui, au présent. » On a beau tourner la phrase dans tous les sens, on n'y trouve rien à comprendre. Quand on lit plus loin le « jacobinisme muséographique », on comprend mieux d'où origine ce goût pour l'arabesque sémantique.

Une fois cette sorte de purgatoire passé, on renoue d'ardeur avec une deuxième séquence d'une autre cinquantaine de pages, chapitrée cette fois en trois temps et joliment titrée : une mise en histoire, une mise en usage et une mise en expérience. Ici, l'envolée reprend un nouvel élan malgré le fait qu'au chapitre 6 on accuse un certain recul par rapport à ce qu'il avait déjà servi en 2008 avec « Gloires et opprobres politiques au musée⁶ », sur la question de l'histoire et du musée dans leurs rapports parfois tendus et inégaux. Alors qu'au chapitre 8, deux textes semblent cohabiter – l'un sur la science, l'autre sur l'art – tout en s'ignorant superbement. Par contre, comme en crescendo, le livre atteint un stade paroxysmique dans les deux derniers chapitres où la question de la « posture participative » des publics de musée est prise en compte avec une éclatante actualité. L'auteur termine cette discussion avec le thème de l'appropriation comme étant l'enjeu de l'heure et toujours en débat : « L'historien des musées doit concevoir les pratiques des visiteurs non seulement en regard du respect porté à l'autorité d'un temple du savoir, d'un conservatoire des chefs-d'œuvre et des modèles, d'un laboratoire de recherches et de publications, mais encore sous l'angle d'une expérience sociale et politique, esthétique, morale, sinon d'un rituel magique, qui mêle des éléments très divers. » (p. 150). En fin de parcours, l'historien suggère en sorte de formule, et en guise de conclusion, une synthèse à son assemblage quelque peu patenté : « La cause des musées en France a traversé trois époques : la première évoque le musée consacré à l'esprit public ; la

6. *Sociétés et représentations*, n° 26, nov. 2008, p. 197-217 : www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2008-2-page-197.htm?contenu=resume.

deuxième répond à l'éducation libérale ; la troisième enfin emprunte à l'âge des pratiques culturelles. » (p. 161). On doit constater à regret qu'il s'agit là d'une proposition de lecture transhistorique assez mince pour une réunion de textes épars qui chaque fois, certes, instruit le lecteur, mais l'égare à la fois parce que l'orientation de fond prise par ce guide n'obéit pas au bon principe que tout ouvrage doit d'abord et avant tout être utile à son lectorat et non servir la gloire de l'auteur qui ajoute un nouveau titre à son long palmarès alors qu'il semble avoir épuisé sa source d'inspiration après l'avoir troquée ici comme un fonds de commerce.

À cet égard, en guise de memento, il devra se rappeler le sage avis, qu'il cite lui-même en page 70, tiré des *Lettres à Miranda* d'Antoine Quatremère de Quincy : « Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ». En résumé, on doit se contenter de lire cet ouvrage comme un ensemble composite d'articles de fond comme l'auteur en a donné l'habitude, tout en ratant cette fois la cible d'offrir un livre au sens plein du terme, c'est-à-dire un ouvrage articulé autour d'une idée centrale qui cherche sa vérité ; et que ce bouquin, malheureusement, n'a pas su affirmer, encore moins la laisser s'épanouir. L'art d'aimer les objets est peut-être une bien gentille idée mais ne semble pas ici pouvoir servir d'assise à un argumentaire de fond pour traiter de « l'histoire longue des arts de musées » et embrasser plus largement la complexité du patrimoine et de sa demeure toute désignée, le musée.

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité, Université Laval

QUIRION, PATRICK et MIREILLE BRULOTTE. *Toit. Bois. Bardeau. Guide technique*. Centre de conservation du Québec. Québec, Publications du Québec, 2016, 212 p. ISBN 978-2-551-25923-6.

Trop souvent, l'entretien de bâtiments historiquement significatifs est négligé. Des structures témoignant des siècles passés sont dénaturées par des transformations à la cohérence douteuse et des édifices s'écroulent sous le poids de nombreuses années d'abandon et de laisser-aller. Or, la conservation du patrimoine bâti ne s'appuie pas uniquement sur la bonne volonté des propriétaires, des instances politiques ou l'amour des citoyens envers leur patrimoine. Toutes les bonnes intentions du monde n'aboutiraient à rien si des experts ne s'y dévouaient. En effet, la conservation du paysage bâti traditionnel québécois exige une connaissance exhaustive de ses composantes. Qu'il soit question de fondations ou de charpentes, de pierre ou de bois, d'églises ou de granges, une expertise et des techniques précises sont requises.